Mathieu Bénézet

« LA GUERRE COMMENCE... »

Que dit-elle longtemps elle pleure longtemps elle tient contre son corps l’enfant serré longtemps elle lui écrase les lèvres salissant la bouche-enfant.

Celle au sang craint la mort de l’enfant de n’avoir plus personne à qui chantonner des histoires sur qui se décharger de l’air qui l’oppresse.

La mère est asthmatique elle étouffe dans son chant.

La nuit il l’entend dans le lit elle remue il écoute les mouvements de la pensée. Vienne l’éclaircie le blanchiement du jour le livre est trop noir trop encombré par des morceaux de mots de noms ô creuser faire surgir quelque chose.

Elles disent : « il faut louer les esclaves de remplacer auprès de nous ceux qui sont morts. »

La sœur est morte d’un lavement de voix, petit corps, c’est moi confondu dans le deuil quand elle prend le livre de mes mains, elle ajoute « C’est du propre » tandis que l’enfant dérobe sa pensée des mains naines, celles qui fabriquent la fiction.

La mère funéraire joue avec la cessation du bail puis elle crie jusqu’au décès de la sœur, elle parle des yeux d’elle chargés de noir. Non. Ce n’est pas moi qui t’ai mis de l’encre sur les yeux.

Il attend la rupture du chant pour aller jouer dehors.

L’aïeule murmure doulcement, tout ce temps quand il joue dans la cour de la caserne il enterre la voix de la sœur, il ensevelit la voix dans la terre.

Enfin la pensée est scindée, démembrée, elle retourne au sol, dans le sol. Il demande pourquoi les doulces connes ont assemblé les surfaces. « Toutes ces clôtures les faisaient comparer à des tombes. »

Ce qui reste de son corps doit être noué par le mariage.

L’intimité est le tissu, prières gelées qu’elles les doulces connes façonnent avec leurs doigts elles cousent avec leur salive des vêtements autour. Avec des armures de dés elles se parent elles se protègent l’extrémité tendre des doigts. Quand les dés heurtent les dents la guerre commence.